

Tombeau pour celui qui s'efface

PHILIPPE LE GUILLOU L'écrivain livre le récit de l'agonie de son père en 2015, au moment des attentats parisiens.

PAR PATRICK GRAINVILLE

NOVEMBRE GRIS, novembre des morts. Philippe Le Guillou perd son vieux père malade en novembre 2015, au moment des attentats qui tuent partout. Il ne s'agit pas de bâtir un livre à l'orchestration parfaite mais de livrer des sensations, des souvenirs, des images et des pensées sur celui qui vient de disparaître.

Écrire simplement le tombeau du père, au plus proche de l'affect. Ce percepteur des impôts presque lointain, austère, homme de chiffres, d'ordre, de tradition, sans

passion exaltée. Témoin aussi de ces Trente Glorieuses auxquelles il adhère rationnellement : le progrès, l'industrie, le confort. Sans engagement politique ou religieux.

Une intimité toujours dosée

Père de famille responsable : « *icône sérieuse* », sorte de surmoi, si on veut. Un père qui sait tout faire devant un fils cérébral et malhabile. « *Quel regard pouvait-il porter sur ceux de mes récits où je me livrais ?* » Pourtant, le fils tient aussi du père, dans l'expression d'une intimité toujours dosée et dans ses fonctions d'inspecteur général qui cohabitent avec sa passion d'écrivain. Certes,

Philippe se sent plus proche de ses grands-parents, des conteurs et des enchanteurs, des alchimistes d'une mythologie familiale et bretonne. De sa mère aussi. Il y a la féerie de l'imaginaire du futur écrivain et la loi efficace et silencieuse du père. Cependant, ce dernier noue avec la nature un lien fort de nageur, de pêcheur de truites et de coquillages, mais le fils ne supporte pas la vision des jolies truites mortes arrachées aux eaux vives. Ce père est le lieu d'un certain malaise muet, d'une distance. On sait que le deuil d'un parent avec qui on n'a pas eu la complicité rêvée est aussi douloureux, parfois plus, que celui d'une relation épanouie. Car le re-

gret brûle de ce qui n'a jamais été dit. Philippe tiendra la main de son père mourant dans la nuit de Morlaix comme il ne l'avait plus fait depuis sa petite enfance. Il a raison de proscrire la formule psy d'usage : « le travail de deuil ». Pourquoi pas cet autre cliché : « se reconstruire » ? Ce qui nous unit durablement à nos morts est une proximité plus tranquille, pardonnée, une traversée partagée. Nous transportons nos ombres sur notre barque. C'est, dans des éclairs de douleur, une compagnie jamais perdue.

En même temps que ce portrait du père, Le Guillou publie, à la suite des précédentes, une nouvelle vie de saint : *La Sainte au sablier* (Éd.

Salvator). Cette fois, c'est la Normande sainte Thérèse de Lisieux qui est l'objet de ce récit, plus proche de la mère de l'écrivain. Et c'est le portrait le plus accompli de la série, grâce à un questionnement continu au sein du bocage et du Carmel et à travers les photos fameuses et si bouleversantes. Thérèse adepte de la « petite voie », aimantée par la Source. La jeune Normande tuberculeuse et lumineuse avait brûlé toute sa vie du désir interdit d'être prêtre. Quelle sœur miraculeuse du *Curé de campagne* de Bernanos elle eût faite, étrangère aux marbres et aux miroirs d'une Église de pouvoir fustigée par François ! ■

NOVEMBRE

De Philippe Le Guillou,
Gallimard,
88 p., 12 €.

